

ZEIT Magazin

29 Décembre 2016

Entretien de Rotraut avec Anna Kemper

Je ne sais pas comment m'adresser à vous : Madame Klein ? Madame Moquay ? ou tout simplement Rotraut ?

Rotraut, pour l'état-civil mon nom est Rotraut Klein-Moquay. Mais pour moi c'est simplement Rotraut.

Et pourquoi avez vous décidé de renoncer aux noms de famille ?

J'ai toujours trouvé que mon prénom était très joli. Mon nom de jeune fille est Uecker mais comme mon frère Günther est aussi un artiste, qu'il est mon aîné et beaucoup plus célèbre je pense que le nom lui appartient. Klein est le nom de mon premier époux Yves, donc même configuration. Je voulais en tant qu'artiste avoir un nom bien à moi, c'est pourquoi je renonce aussi au nom Moquay, celui de mon présent mari et le laisse à mes enfants.

Est ce que vous vous rappelez quand vous avez entendu le nom Yves Klein pour la première fois ?

C'était en 1957 à Düsseldorf, je flânais dans les rues et j'ai vu dans la vitrine de la Galerie Schmela un des monochromes bleus de Yves.

Ces tableaux l'ont rendu célèbre : des toiles entièrement peintes d'un bleu outremer intense.

Ce bleu vous aspirait, Je me suis littéralement immergée dans cette couleur. Le tableau déclencha en moi un sentiment très fort comme s'il me prédisait mon avenir et d'ailleurs ce fut le cas.

A l'époque vous aviez 18 ans et arriviez du Mecklenbourg, En fait vous avez grandi sur la presqu'île de Wustrow.

Nous demeurions directement sur la falaise, nous étions toujours face à l'horizon, la nuit, un immense ciel étoilé nous recouvrait, on voyait le soleil se lever au-dessus au Salzhaff et plonger dans la mer au coucher. Maintenant je passe l'hiver dans l'Arizona, j'y retrouve ces mêmes étendues que j'aime tant.

Vous êtes née en 1938, la plus jeune de 3 enfants. Avez vous encore des souvenirs de la guerre.

Oui, je me souviens des bombardements, nous étions souvent dans les abris. Mon père n'a été mobilisé que très tard. Quand les russes sont arrivés, mon frère Günther, du haut de ses 15 ans, était le seul homme de la maison. Pour nous protéger, ma mère, ma sœur et moi il avait cloué des planches devant les fenêtres et les portes.

10 ans plus tard, c'est dans une toile que votre frère planta des clous, réalisant son premier relief de clous, et devint un des plus célèbres artistes allemands.

Je crois que c'est ainsi qu'il a assimilé l'événement. La guerre l'a beaucoup plus marqué que moi. En mai 1945 un bateau a sombré dans la baie de Lübeck, le Cap Arcona, il transportait presque 5000 prisonniers des camps, le prenant pour un transporteur de troupes les bombardiers britanniques l'ont coulé. Des centaines de cadavres ont échoué sur le rivage. Mon frère et deux autres gamins ont dû les ensevelir. Le fait qu'ils n'aient reçu aucune sépulture l'a poursuivi. L'été dernier dans une exposition à Schwerin il a montré des œuvres peintes sur la plage, une pour chacun des morts qu'il a dû enfouir autrefois. Cela m'a beaucoup émue.

Comment s'est passé le retour de guerre de votre père ?

Lorsqu'il revint des camps russes, il était maigre à faire peur, il n'avait plus de chair sous la plante de ses pieds sanglants. On a encore une fois tout recommencé. Mon père avait pris en fermage le terrain en bord de mer et tous ensemble nous y avons construit notre maison et monté une exploitation agricole. Cela représentait beaucoup de travail et je ne pouvais aller à l'école qu'un jour sur deux.

Vous préférez les jours à l'école ou les jours à la ferme ?

A la ferme. Pour aller à l'école on avait sept kilomètres à faire à pied, nous n'avions que des chaussures en similicuir et en hiver mes pieds étaient tout bleus de froid. En fait comme tous les enfants j'aimais bien apprendre. Mais dès que je prenais automatiquement mon crayon dans la main gauche, l'institutrice me donnait un coup sur les doigts. Sans m'expliquer pourquoi. Je pensais qu'elle ne m'aimait pas et je me suis renfermée sur moi-même. Pendant les quatre premières années je n'ai pratiquement rien appris à l'école, je ne savais ni lire ni écrire. En revanche travailler à la ferme avec les animaux me faisait grand plaisir.

En 1949 vous avez dû abandonner la ferme parce que Wustrow avait été décrété zone militaire interdite par les russes.

Nous sommes partis chez mes grands-parents au Schwannensee à la frontière intérieure allemande. Mon père s'est vu attribuer un terrain qui n'avait jamais été cultivé, plein de pierres. Il fallait les enlever mais il en ressortait sans cesse des nouvelles. On en a fait un petit tas au

bord du champ. Connaissez-vous l'artiste Andy Goldsworthy ? Il pratique le land art et travaille seulement des matériaux naturels. Il est venu en visite chez nous à Phoenix et nous lui avons acheté une sculpture en pierre, une sorte de pyramide qui me rappelle les tas de pierres de mon enfance. Le travail dans les champs a été pour moi une formidable école.

Pourquoi ?

Je pouvais voir ce qu'est la vie. Mon père me disait : cette graine deviendra un arbre. Cela me passionnait. Ma sœur était plus tournée vers la maison et Günther étudiait déjà à Wismar donc c'était moi qui travaillais dehors avec mon père jusque très tard le soir. Les merveilles de la vie et la grandeur de la nature me fascinaient. Je leur étais liée physiquement, j'avais la notion de l'heure et du temps qu'il faisait. Quand je commençais le matin à éclaircir les betteraves, je posais une pierre à l'endroit où je devais arriver le soir, et c'était exact. Le travail avec mon père a été une sorte d'entraînement pour le temps où j'ai vécu et travaillé avec Yves. Par exemple lorsque j'aidais mon père à aiguiser la faux. Je tenais la faux bien fermement pendant qu'elle était couchée sur la pierre et que mon père en martelait le tranchant. Du travail au millimètre, je trouvais cela zen bien que ce soit long et fatigant. On restait silencieux et ce fut la même chose plus tard avec Yves : on n'avait pas besoin de parler pour être en harmonie.

A 17 ans, en 1955 vous avez suivi votre frère à l'ouest, pourquoi ?

Günther avait quitté la RDA en 1953 et étudiait l'art à Düsseldorf. Je voulais aussi étudier la peinture mais avant de pouvoir faire des études j'aurais dû suivre un apprentissage pendant trois ans et peindre des maisons. C'est alors que Günther me convainquit de partir avec lui.

Il s'était risqué à quitter l'ouest pour revenir vous chercher en RDA.

La nuit avant le départ j'ai fait un cauchemar. J'ai du littéralement grimper au mur car j'avais la peau toute écorchée.

Vous saviez que vous ne reverriez pas vos parents de sitôt.

Oui. Mon père a essayé de me retenir, il m'a même promis un accordéon car il savait qu'à lui tout seul il ne tiendrait pas longtemps son exploitation agricole. D'ailleurs il l'a ensuite perdue. Ce n'est que dix ans plus tard que devenue française j'ai pu retourner là-bas. Par la suite mes parents en tant que retraités ont pu s'installer à l'Ouest.

Vous aviez alors des relations étroites avec votre frère. Est ce toujours le cas ?

Oui, on se téléphone souvent. En mai nous étions ensemble en Iran parce que Günther y faisait une exposition. On se voit chaque fois qu'on le peut.

Votre frère vous a emmenée à Düsseldorf. Vouliez-vous, comme lui, étudier à l'Ecole des beaux-arts ?

En fait oui. Mais je n'avais pas de formation scolaire. Cela avait continué à ne pas marcher à l'école. Dans ma nouvelle école de Schwanensee j'ai subi des brimades car je ne pouvais pas bien lire et écrire. J'avais honte. Je connaissais la table de multiplication mais ne pouvait la répéter à l'école. Dès que je devais monter sur l'estrade c'était comme si mon cerveau n'était plus irrigué. J'ai fini par détester la récitation. Encore aujourd'hui je lis très lentement et j'ai du mal à écrire.

Avez vous quand même pu faire des travaux artistiques à Düsseldorf ?

Je travaillais comme aide-ménagère, je travaillais aussi dans une usine et en marge je m'essayais à la sculpture sur bois. Une fois le burin a dérapé et m'a fait une belle entaille dans la main, il y avait du sang partout alors j'ai eu une idée : pourquoi graver le bois pour obtenir un relief ? Je pourrais mettre quelque chose sur une base pour avoir une épaisseur. J'ai alors commencé à faire des expériences avec un mélange épais de farine et d'eau que j'appliquais sur une toile ou un panneau de bois pour créer une structure spatiale. Heureux moment où je suis dit : voilà ce que je voudrais faire toute ma vie ; Enfin je pouvais m'exprimer. Difficile de le faire avec les mots, j'étais timide et me sentais plus à l'aise avec les animaux. L'écriture n'était pas mon fort non plus.

A l'époque les monochromes bleus n'étaient pas pris au sérieux par tout le monde. A première vue les avez vous considérés immédiatement comme de l'art ?

Oui. Mon frère faisait lui aussi des monochromes et l'immatérialité que dégagait ce travail m'était familière. Quand chez moi les champs étaient en fleurs et que le pollen au soleil tourbillonnait dans l'air j'avais une sensation analogue : que derrière le visible il y a encore quelque chose. Un sentiment presque du divin. D'ailleurs quand j'étais encore une petite fille il m'est arrivé un événement qu'aujourd'hui je rapporte à Yves : un beau jour d'été, dans un champ je regardais le ciel d'un bleu profond et pensais que tous les êtres humains trouvent quelqu'un qu'ils aiment et quelque part dans l'immensité du ciel il y avait bien celui qui m'était destiné.

Yves Klein, alors âgé de 18 ans, a déclaré que le ciel bleu au dessus de Nice était son premier monochrome bleu et il l'a signé.

C'est joli n'est-ce pas ? Plus tard, après sa mort j'ai repensé à cette journée dans le champ et me suis dit : à l'époque il était bien loin, maintenant il est de nouveau bien loin mais nous sommes liés. Comme s'il apposait encore sa signature dans le ciel mais cette fois de l'autre côté.

Quand l'avez vous rencontré ?

A Nice en 1958. Un ami de mon frère connaissait un artiste français, Arman, qui cherchait une bonne d'enfants. J'avais toujours eu envie de voyager et d'apprendre des langues, j'ai donc accepté avec enthousiasme. Arman n'était pas encore le célèbre artiste de l'objet qu'il deviendra plus tard mais travaillait avec son père dans un magasin de meubles et faisait aussi de la peinture. Donc je suis arrivée à Nice. Pour moi c'était comme au pays de Cocagne : un jour Arman arriva avec un panier rempli de fruits et de légumes, des oranges, bananes, citrons, avocats, choses que je n'avais jamais vues. De la fenêtre de ma chambre je voyais un palmier. C'était tout simplement incroyable !

C'est donc dans cette maison que vous avez vu Yves pour la première fois ?

Il était ami avec Arman et un jour il arriva en visite, frappa à la porte mais la famille n'était pas là. Je ne lui ai même pas ouvert. Peu de temps après il fut invité à un repas. C'était un rayon de soleil et j'étais éblouie. Il avait dix ans de plus que moi, c'était un bel homme, sportif. Il voulait sortir avec moi, j'ai dit oui.

Quand on regarde des photos de vous à cette période on voit une superbe jeune fille brune. En étiez-vous consciente ?

Non, c'est l'aspect intérieur qui m'a toujours le plus fascinée si l'on peut dire ainsi. Enfant, il arrivait que ma mère me mette devant un miroir et me dise : regarde, ça c'est toi. Je ne pouvais établir aucune relation avec l'être dans le miroir. J'avais un tout autre sentiment de qui j'étais et ne pouvais concevoir que tout mon monde intérieur soit renfermé dans ce corps. J'étais véritablement déçue et suis restée dans le même état d'esprit : pour moi l'important c'est ce que je ressens et ce que je pense. Pas mon apparence extérieure.

Au début en quelle langue vous parliez-vous, en allemand ou en français ?

On ne parlait pas beaucoup. On est sorti, puis on est allé chez lui, Un tableau était en train de sécher, il a mis de la belle musique. J'étais tellement timide, Je n'avais absolument aucune expérience avec les hommes. Mais je suis restée la nuit...Pendant les trois mois suivants on ne s'est pratiquement pas séparé. Jusqu'à ce qu'il doive partir à Gelsenkirchen.

Yves Klein venait juste de faire sa première grande exposition. A Gelsenkirchen il décorait le foyer du nouveau théâtre de musique avec des reliefs muraux composés d'éponges : c'était la commande la plus importante qu'il ait eu jusque là.

Avant de partir il m'a dit avoir le sentiment qu'il ne vivrait très longtemps. Et à Gelsenkirchen il a inhalé toutes ces vapeurs toxiques

Pour réaliser ses reliefs il a imbibé des centaines d'éponges naturelles d'une résine artificielle dont on sait maintenant qu'elle dégage des vapeurs toxiques.

Les travaux sur les reliefs ont duré longtemps et je l'ai vu moi même immerger à mains nues ces nombreuses éponges.

Vous étiez là aussi ?

Yves m'avait écrit qu'il avait besoin de moi. Sur place il m'a sauvé la vie : nous étions sur la galerie du foyer encore dépourvue de balustrade. Nous conversions avec quelqu'un quand je fis brusquement un pas en arrière dans le vide. Yves a dû voir la scène dans les yeux de son interlocuteur car il se retourna comme l'éclair et m'attrapa les mains in extremis.

Cela a dû être une réaction incroyablement rapide.

Il était judoka, ceinture noire quatrième dan, formé au Japon. Du judo il aimait la discipline, la répétition des figures jusqu'à atteindre la perfection. C'était pareil dans son travail, par exemple avec les modèles qui s'étant enduites le corps de bleu se plaquaient sur la toile. A l'avance il établissait une chorégraphie et leur faisait répéter les figures.

Vous assistiez à ces séances qui se déroulaient aussi avec un public. Vous n'étiez pas jalouse ?

Non. Il n'y avait rien de sexuel en jeu. Je l'ai même souvent assisté, j'ai délayé la peinture, comme autrefois j'aidais mon père. Yves a aussi soutenu mon activité d'artiste, par exemple m'a présenté à la New Vision Center Gallery de Londres où j'ai pu faire une exposition. A l'époque, en 1959, j'avais réalisé mes premières Galaxies : j'étais intuitivement mon mélange de farine et d'eau sur la toile, laissait sécher et couvrait de peinture noire. Pour finir je grattais la peinture avec du papier de verre sur les endroits en relief de telle sorte que les pointes de la masse blanche ressortaient comme des étoiles sur le noir.

L'art pouvait il vous faire vivre tous les deux ?

Au début à peine. Par exemple sur le projet de Gelsenkirchen Yves n'a rien gagné parce que un relief était tombé et il a dû racheter tout le matériel. Pour Noël 1958 nous sommes allés dîner à la Coupole, une brasserie fréquentée par les artistes parce que Yves pouvait faire mettre l'addition en compte. Mais les choses ont vite changé lorsqu'il est devenu célèbre.

1960 est l'année de son œuvre la plus célèbre "le saut dans le vide" : une photo de l'instant où les bras écartés il sauta par une fenêtre comme s'il pouvait voler.

Pour faire cette photo il a sauté treize ou quatorze fois par la fenêtre. Nous étions en dessous avec un tapis de judo, ce qu'on ne voit pas sur la photo.

Un poème à votre intention accompagne la photo " Viens avec moi dans le vide" qu'est que cela signifie ?

Le vide était pour lui un sujet important. Quelques années auparavant il avait fait l'exposition "Le vide" dans une galerie parisienne, il avait tout enlevé et peint les lieux en blanc. Il exposait le vide. C'est une installation qui a attiré 3000 personnes. Le vide représentait pour lui sa quête de l'immatériel, du divin.

C'était le début du succès. En 1960 on a fait à Krefeld une Rétrospective Yves Klein, en 1961 Voyage aux USA....

Là bas Yves a exposé ses monochromes bleus à la Galerie Leo Castelli. Nous sommes descendus au Chelsea-Hôtel....

...l'Hôtel d'artistes légendaire.

Une fois nous avons rencontré Mark Rothko à une Party ou à un vernissage. Yves l'admirait beaucoup, il s'est dirigé vers lui mais Rothko a tourné le dos et est parti.

Savez vous pourquoi ?

Non, mais Yves avait exposé les monochromes bleus et à l'époque Rothko n'avait pas encore peint ses tableaux noirs. Peut être l'idée lui en était déjà venue et il aurait eu le sentiment que quelqu'un l'avait précédé. Une autre fois nous avons rencontré Franz Kline. Je voulais absolument faire sa connaissance parce que Yves m'avait dit que je peignais comme lui. Yves nous a présenté et nous avons dansé. Il dansait de façon un peu balourde comme petit ours.

En 1962 en janvier vous avez épousé Yves. Votre mariage fut en soi aussi un spectacle n'est ce pas ?

Yves voulait des noces royales : il était le roi du bleu et moi j'étais sa reine. Je portais une merveilleuse robe blanche très sobre avec une longue traîne blanche et portait sur la tête une petite couronne qu'il avait trouvé la veille chez un antiquaire et l'avait peinte en bleu. Yves portait l'uniforme des chevaliers de Saint Sébastien, un ordre religieux auquel il appartenait. Il y avait énormément de monde, des amis, mon frère, ensuite réception à La Coupole avec un grand buffet et... des boissons bleues.

Six mois plus tard votre mari mourait, il n'avait que 34 ans

Il avait depuis longtemps des problèmes cardiaques mais il ne m'en avait rien dit parce que j'étais enceinte et il ne voulait pas m'inquiéter. Je crois que les vapeurs toxiques avaient détruit ses organes intérieurs mais nous ne saurons jamais vraiment .A la mi-mai il avait souffert de deux petits infarctus, le médecin lui avait ordonné le repos. Quatre jours avant sa mort nous avons reçu une lettre de Miro qui me présentait ses condoléances. Franz Kline était décédé et Miro avait confondu Kline et Klein. Yves gardait cette lettre sur lui tout le temps, il avait peur

que ce soit un mauvais présage. Le 6 juin il me dit qu'il ne se sentait pas bien et que je devrais appeler un médecin. J'ai été téléphoner dans le couloir et quand je suis rentrée dans la chambre quelques minutes plus tard, il était mort. Après son décès j'ai souvent pensé au poème " Viens avec moi dans le vide" Devais- je le suivre ? Mais comme j'étais enceinte il n'en était pas question.

Qu'est ce qui vous apportait une consolation dans ces temps là ?

L'idée qu'il continue à vivre dans l'immatériel. La première nuit après sa mort j'ai vraiment senti physiquement qu'il m'enlaçait, il n'était pas parti. Et il en est toujours ainsi : je sens que lorsque j'ai besoin de lui, il est là.

Lui parlez vous parfois ?

Oui en pensée certainement.

Trois mois après le décès de votre mari votre fils est venu au monde.

Sa naissance m'a arrachée à mon état de choc, j'ai vu que ma vie continuait. J'avais beaucoup à faire, des expositions étaient en projet et puis les requins sont arrivés pour mettre la main sur l'œuvre de Yves. Un jour un collectionneur est arrivé de Chicago et a demandé s'il pouvait voir des œuvres. Puis il mit sur la table des liasses de billets de 500 francs. Il pensait sans doute m'impressionner. Puis il dit " je veux ça, ça et ça. "J'ai répondu : "non ce n'est pas à vendre" et je l'ai reconduit à la porte. J'étais très fière de moi.

Les gens ont flairé qu'il y avait peut être une occasion d'avoir les tableaux à bon prix ?

J'avais seulement 24 ans. Ils m'ont peut-être crue naïve mais je voyais très bien qui voulait me rouler et qui pas.

En 2012 une œuvre de Yves Klein s'est vendue aux enchères pour 36 millions de dollars.

Je crois que le juste prix n'est pas encore atteint. Son œuvre est comme un arbre avec beaucoup de ramifications, immensément variée et pour de nombreux artistes il a eu une grande importance comme point de départ et source d'inspiration.

Avez vous pensé que vous pourriez aimer un autre homme autant ?

J'ai rêvé d'avoir un autre enfant et qu'un papa soit là. C'est arrivé.

Quand avez vous fait la connaissance de votre second mari Daniel Moquay ?

Cinq ans plus tard. J'étais un peu déprimée et un ami m'a emmenée dans une boîte de nuit pour que je sorte un peu. Et juste alors que je lui racontais que je ne trouverais jamais plus un

homme avec qui j'aimerais passer ma vie, Daniel descendit l'escalier et je dis à mon ami "voilà c'est lui " c'était comme une vision, bizarre non ?

Vous lui avez parlé ?

Lui et mon ami se connaissait. Nous avons dansé, plus tard nous sommes allés chez moi avec quelques amis. A l'époque Daniel avait 24 ans, cinq ans de moins que moi. J'étais tout à fait sûre : C'est lui. Il était un peu étonné que je le regarde bizarrement. Quand ils furent tous partis, Daniel dans la rue dit à un de ses amis : fais le tour du pâté de maisons, si dans cinq minutes je ne suis pas là tu peux partir. Il est remonté, je venais de me servir un verre de lait. Il prit le verre, le mit de côté et m'embrassa. Un an plus tard nous étions mariés. Ainsi j'ai pu connaître ce que c'est d'avoir un enfant quand un père est là.

Vous avez trois enfants en commun.

Daniel est aussi un père pour mon premier fils, il l'a tout de suite appelé Papa.

Vous dirigez avec votre époux les Archives Yves Klein à Paris, la succession de votre premier mari.

Daniel a bien trouvé sa place dans l'œuvre de Yves. Il plaisante toujours sur notre ménage à trois.

Vous passez l'été à Paris et l'hiver en Arizona, Les grandes sculptures de métal que vous réalisez en Arizona semblent avoir été conçues pour le désert.

Fondamentalement elles prennent racine dans la technique que j'avais découverte pour moi en Rhénanie. Sauf que maintenant je prends du plâtre liquide et dessine des formes de la taille à peu près d'une feuille de papier. Les formes réussies servaient d'abord de modèles pour mes sculptures en bois. Mais je voulais voir ce que cela donnait en grand. Je connaissais quelqu'un qui travaillait le métal et il les a fabriquées en aluminium. Maintenant nous faisons cela nous même dans mon atelier de Phoenix.

Vous avez déjà les formes en tête avant de les dessiner au plâtre ?

Non, j'essaie de faire appel à ce que je nomme l'énergie réflexe : une aptitude intuitive du corps sur lequel la raison n'a pas prise.

Qu'entendez vous par là ?

Le mieux c'est peut-être que je vous raconte deux épisodes de mon enfance : un jour, en travaillant à l'étable j'ai perdu une bague. Je soignais les animaux quand je m'aperçus que je

ne l'avais plus. Automatiquement je me suis dirigée vers un tas de foin, plongeais ma main dedans et en tirais la bague. Mon corps avait tout enregistré.

Vous en aviez la certitude ?

Comme dans un état de transe : le corps agit tout seul. L'autre exemple : au village un chien s'est précipité sur moi, comme il était attaché je n'avais pas pensé qu'il puisse m'atteindre. Au moment où il allait me sauter dessus j'ai lancé mon bras en avant et lui ai enfoncé mon poing dans la gueule. Il gémit et recula. Par réflexe on fait automatiquement ce qu'il faut. C'est ce que j'appelle l'énergie réflexe et pour mon travail artistique j'essaie de me laisser guider par cette force inconsciente.

Si vous aviez un conseil à donner à la petite Rotraut que vous venez d'évoquer, ce serait lequel ?

Je ne changerais rien. Je crois qu'on ne peut protéger personne contre quoi que ce soit. J'ai souffert à l'école, mais toujours cru que je trouverais mon propre langage et j'y suis parvenue par mon art. Si j'avais passé le bac j'aurais peut être fait des études, je ne serais pas allée en France, je n'aurais pas connu Yves Au final l'expérience à l'école est devenue négligeable car je l'ai dépassée.

Vous avez été confrontée à la mort si tôt, en avez-vous peur ?

Je ne crois pas à la mort...Le corps s'éteint mais mort il est sans importance et vide parce que l'esprit s'en est allé. Mais la valeur de cet immatériel est beaucoup plus grande et je crois qu'il reste dans l'univers. Je ne pense pas non plus que nous soyons perdus dans cet immense cosmos comme des grains de poussière négligeables. Au contraire je pense que nous faisons partie de cette immensité et pour toujours. C'est une consolation.

Rencontrez vous parfois le bleu de Yves Klein dans votre vie quotidienne ?

Chaque fois que je vois du bleu je pense à Yves. Bizarrement je tombe toujours sur des petites choses bleues, des bouts de papier, une fois j'ai trouvé un petit cœur bleu. Je les ramasse. Pour moi ce sont des petits signaux qu'il m'adresse, qui me saluent et me disent qu'il est toujours là.